Zeitschrift: Revue suisse de photographie
Herausgeber: Société des photographes suisses
Band: 7 (1895)
Heft: 12

Rubrik: Variété

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VARIÉTÉ

De la partie pittoresque des voyages de De Saussure.

(Fin.)

Chose bien curieuse, destinée étrange, que l'homme qui a le mieux senti et fait comprendre les Alpes, le seul presque qui en fait passer le caractère et la grandeur dans son style, se soit trouvé un savant, un homme de baromètre et d'hygromètre, et que, parmi tant d'artistes, tant de poètes venus aux mêmes lieux pour chanter et peindre, pas un n'ait su l'égaler, l'approcher, même de loin. Et ce ne sont pas les essais qui manquent; mais partout, et toujours, un enthousiasme de circonstance, des couleurs forcées, des traits faux; sans compter l'attirail du slyle dit poétique, j'entends les oripeaux d'usage, l'inévitable apostrophe, l'épithète obligée, la méthaphore si à craindre, et puis..... et puis je ne sais quoi de touriste au fond.

Cette chose curieuse, je me l'explique pourtant; cette destinée étrange, je ne m'en étonne pas. De Saussure qui parcourt les Alpes pour étudier la physique, l'histoire naturelle, c'est-à-dire avec un but sérieux, l'esprit occupé, le corps actif, prend comme bénéfice le charme du voyage, les beautés de la route, les sensations vives et nouvelles qui accompagnent ses travaux; et le soir sur sa cime, dans son chalet, content, pénétré, il trace son journal; alors, dans les interstices de la science, se glissent les descriptions, les souvenirs, les observations de la journée; alors mille traits vrais, parce qu'ils ne sont pas cherchés, pittoresques, poétiques, parce qu'ils sont vrais, se trouvent sous sa plume, et sans qu'il y songe, il trace un tableau fidèle, naïf, plein de bonhomie, où se reflètent à la fois et les grandes scènes

qui l'entourent, et les impressions qui le dominent lui-même.

Mais le poète, mais l'artiste !.... Remarquez d'abord : ces messieurs viennent pour chanter, pour peindre ; ce qui pour l'autre n'était qu'épisode, hors-d'œuvre, pour eux, c'est le principal ; ce qui pour l'autre était spontané, pour eux, c'est but, projet, mission, pis encore, métier. Aussi les voilà que, tout frais débarqués, ils s'inquiètent (j'en parie) de n'être pas plus frappés, renversés ; sans connaissance de ces lieux, ils s'occupent déjà plus (j'en parie aussi) de savoir ce qu'ils vont en dire, que d'apprendre à les connaître ; sans seulement avoir conquis en gravissant ces hauteurs à la sueur de leur front, ce vif plaisir d'une innocente conquête, ce contentement expansif des montagnes, le cerveau creux, le cœur vide, les voilà qui s'apprêtent !... Alors l'épithète arrive ; j'entends l'apostrophe, je vois la métaphore,..... Muse..... Muse....., et la Muse vient, et notre ami chante. Il chante creux, il chante vide ; beau son, rien d'autre[1].

[1] Ecoutez de Fontanes :

« Dans cette antre azuré que la glace environne,
Qu'entends-je ? l'Arvéron bondit, tombe et bouillonne,
Rejaillit et retombe, et menace à jamais
Ceux qui tentent l'abord de ces âpres sommets.
Plus haut l'aigle a son nid, l'éclair luit, les vents grondent,
Les tonnerres lointains sourdement se répondent, » etc.

Écoutez le grand, l'habile arrangeur d'hémistiches, Delille :

« Salut, pompeux Jura ! terrible Mont-*Envers !*
De neiges, de glaçons, entassements énormes.
Du temple des frimas colonnades informes,
Prismes éblouissants, dont les pans azurés,
Défiant le soleil, dont ils sont colorés,
Peignent de pourpre et d'or leur éclatante masse ;
Tandis que, triomphant sur son trône de glace,
L'Hiver s'enorgueillit de voir l'astre du jour
Embellir son palais et décorer sa cour. »

De l'esprit, des tours ingénieux, infiniment de métier, du faux à poignées, et de la poésie point. Pas si naïf pourtant que l'autre avec son : *Qu'entends-je ?* Il aurait pu mettre : *ô ciel !* ou encore : *que vois-je ?*

Comment en serait-il autrement? Non seulement il ne saurait se répandre dans le style que ce qui est dans l'homme, ce qui s'y trouve et ce qu'il y a mis, mais encore la poésie, moins que toute autre chose, s'invente, se propose à l'avance; mille fois plutôt elle ira visiter le géologue au milieu de ses pierres, qu'elle ne se laissera saisir par le poète qui s'essouffle à sa poursuite.

Mais je veux, poète, mettre sous tes yeux un de ces riens que je te donne en cent à inventer; un de ces riens qui nous placent sans effort au centre de la scène décrite; un de ces riens dont la simplicité fait le charme, et qui recouvrent une poésie d'autant plus réelle, que l'auteur ne s'occupait de rien moins que d'être poète. De Saussure est arrivé sur le sommet de sa montagne.

« Nous ne vîmes, dit-il, près de la cime, d'autres animaux que deux papillons: l'un était une petite phalène grise, qui traversait le premier plateau de neige, l'autre, un papillon de jour, qui me parut être le myrtil; il traversait la dernière pente du Mont-Blanc, environ à cent toises au-dessous de la cime. J'ai quelquefois été témoin de la manière dont ces insectes s'engagent sur les glaciers. En voltigeant sur les prairies qui les bordent, ils s'aventurent au-dessus de la neige et de la glace; alors, s'ils perdent la terre de vue, ils vont toujours en avant, et, ne sachant pas où se poser, pour peu que le vent les soutienne, ils volent jusque sur les sommités les plus élevées, où ils tombent enfin de fatigue et meurent sur la neige. »

J'ai choisi, à dessin, parmi de grands objets, le plus minime, deux papillons. Ils ne voltigent pas, ceux-la de fleur en fleur, poète. Pauvres papillons! la dernière qu'ils virent est déjà bien loin d'eux; mais ne vois-tu pas, comme sous tes yeux, ce grand plateau où ils errent abandonnés, cette cime dont ils sont voisins, et n'es-tu pas entré toi-

même à leur suite dans ces resplandissantes solitudes? Comprends-tu (j'en doute) que ce style si simple est le seul qui convienne à un si simple tableau? As-tu reconnu ce qu'il gagne à être simple, et comment y brille avec d'autant plus d'élégance ce joli mot de myrtil? La poésie? Faut-il donc te la montrer au doigt? Quoi!... autour de ces deux frêles créatures, s'avanturant dans les domaines du silence et de la mort? Eh qu'es-tu donc toi-même, qu'un insecte jeté pareillement aux vents de cette terre?

Ne concluons pas toutefois, de ce qui précède, qu'il suffit d'être géologue ou naturaliste pour être le peintre des Alpes; d'avoir un bâton en main, un baromètre en poche. Ce n'est même pas assez d'avoir, comme De Saussure, la passion des montagnes, la vocation alpestre la plus décidée, le corps durci aux grandes fatigues, le goût de s'y plaire, d'en faire sa récréation et sa joie. Avec tout cela on peut encore faire un triste livre; sans tout cela il se pourrait qu'on en fît un bon. Mais, à ce matériel de ses expéditions, si je puis m'exprimer ainsi, De Saussure unissait dans un haut degré, les qualités d'esprit et de caractère, qui, en tout temps et en tout sujet, font un écrivain intéressant et distingué, celles qui, passant dans le fond et dans le style, attirent le plus la sympathie du lecteur, et captivent le mieux son attention.

Ce que j'admire dans ces pages, c'est cet esprit d'observation, à la fois supérieur et naïf, grave et bonhomme, qui embrasse les grands objets et qui ne dédaigne pas les moindres; cette curiosité philosophique, et en même temps douce, riante, qui trouve une aimable pâture autour des rustiques chalets adossés aux flancs du Môle, tout aussi bien que de grandes pensées en face des solitudes glacées du Mont-Blanc; cette imagination assez riche, assez élevée surtout, pour trouver toujours assez d'aliment dans l'exacte

réalité, sans en exagérer les beautés, sans transformer l'accident en phénomène ordinaire, la chose curieuse en merveille, la singulière en miracle. Mais chez De Saussure l'amour de la vérité domine, tempère les plus brillantes facultés ; et dans la description, dans la poésie, même fidélité, même candeur que dans la science. Chose bien rare, phénomène, à lui tout seul, bien curieux.

Ce qui m'intéresse dans ces pages, outre ces traits que j'y remarque, c'est je ne sais quelle vigueur simple et antique, empreinte dans les allures, dans les goûts, les manières du voyageur. Ce savant, riche, accoutumé aux aisances de la vie, dès qu'il aborde ses chères montagnes, prend le bâton noueux, compte sur ses forts jarrets, devient un homme de Chamounix, et dans un pays sans hôtel et sans ressources, adopte sans dédain, avec plaisir, les rustiques mets, les abris grossiers des compagnons qu'il s'est donnés. C'est qu'assez de jouissances pures, vives, élevées, le dédommagent de quelques privations ; il sait d'ailleurs le grand secret, que tous savent et peuvent mettre en pratique : l'appétit est là-haut ; le repos suave, plein, savoureux, est là-haut ; il ne s'agit que de l'y aller chercher. S'il est noble de savoir préférer des jouissances intellectuelles aux douceurs de la vie opulente, il est noble aussi de savoir échanger de molles récréations contre de laborieux plaisirs. Depuis De Saussure, les routes se sont frayées, les hôtels se sont ouverts jusque sur les cimes ; les chars, les mulets, les litières ont pénétré partout, et le grand secret, conservé chez quelques initiés, s'est perdu dans la foule.

Ce qui me plaît, ce qui me flatte dans ces pages, c'est de voir, non pas un homme comme moi, mais un esprit supérieur, se récréer à la façon du mien ; un savant illustre se plaire aux choses qui peuvent me plaire ; et, tout en se mettant ainsi à ma portée, sanctionner le plaisir que j'y trouve.

C'est bien plus encore ; c'est d'apprendre d'un guide aussi distingué comment on voyage, comment on observe, comment on s'intéresse, comment on trouve à la nature tant de charmes, tant de grâce, de fraîcheur, de mystères ; comment la découverte d'une plante alpine, qui brille isolée aux confins des neiges, émeut, réjouit autant et plus que tel spectacle obtenu à grands frais. Pour moi, ce que je dis là, c'est moins l'hommage de la vérité que celui de la reconnaissance ; et depuis bientôt quinze années que je vais dans les montagnes saluer les beaux jours, je n'y apporte, pour jouir, que le peu que j'ai pu apprendre dans ce livre, et ce peu m'a été une richesse grande.

Ce que j'aime dans ces pages, ce qui m'attache à leur auteur, c'est le sentiment de bienveillance et d'humanité qui anime toujours De Saussure envers les pauvres montagnards au milieu desquels il vit ; cette bonté douce et gaie, avec laquelle il accueille ces gens, excusant leurs préjugés, compatissant à leurs dures fatigues, estimant les excellentes qualités que recouvre leur grossier extérieur. Il cause avec ses guides, il s'intéresse à leurs propos, il se fait leur ami, il ne croit pas qu'un salaire d'argent paye le respect, le dévouement, l'affection de ces cœurs simples qui se donnent à lui. Dignitié vraie autant que rare, signe d'une âme belle, d'un cœur sain, d'un caractère droit et bon. Ces choses me touchent, car elles sont devenues rares, si encore elles ne l'ont toujours été. Pour tant d'autres qui ne sont que riches, l'orgueil seul de la richesse suffit à les rendre exigeants, durs, hautains envers les pauvres gens qu'ils emploient ; mais cet homme, riche aussi, et de plus savant, et de plus célèbre, trouvait simple d'être l'ami de ceux qui l'aimaient, et, sur les montagnes, le pair des montagnards.

Enfin, ce qui distingue ces pages, ce qui les placera toujours en tête de toutes celles qui ont été écrites sur ces

mêmes lieux, c'est que le charme de la nouveauté, l'entrain et le mouvement de la découverte, la teinte fraîche et pure d'une nature vierge encore, s'y font sentir partout. Et ce charme, un seul peut le connaître et le décrire, c'est celui qui, comme De Saussure, pénètre le premier dans des vallées ignorées ; découvre le premier de magnifiques trésors, gisant là depuis la création ; surprend chez des peuplades reculées des usages antiques, des coutumes touchantes, mille traits naïfs, déjà ternis lorsqu'on les remarque, perdus lorsqu'on les admire, et que certes il ne faut plus chercher aujourd'hui dans ces belles vallées.

Ces pages étaient perdues dans de gros volumes, intercalées, comme je l'ai dit, parmi des écrits scientifiques sans intérêt pour le vulgaire ; et tel en était pourtant le mérite que le vulgaire allait les y chercher ; il allait trier parmi les in-quarto les choses à son usage. Mais les in-quarto sont gros, ils sont chers, et, toutes choses égales d'ailleurs, moins d'argent, moins de peine, n'ôte rien au plaisir. C'est ce qui a déterminé les éditeurs de l'ouvrage que nous annonçons à publier dans un seul volume la partie pittoresque des ouvrages de M. De Saussure.

On trouvera là les pages dont j'ai parlé. Dans celles qui ouvrent le volume, De Saussure décrit les vallées et les montagnes voisines de sa ville natale. Il s'engage ensuite dans les régions plus lointaines, plus élevées, parcourt toute la vallée de l'Arve, et séjourne dans celle de Chamounix ; puis, avant d'atteindre à la cime du Mont-Blanc, il prélude à cette ascension, en explorant toutes les vallées, tous les cols, toutes les aiguilles, tous les glaciers, qui enserrent cette vaste montagne. Enfin le séjour au *Col du Géant* termine le volume.

Ce séjour au Col du Géant était une excursion purement scientifique, dont la relation n'offre même qu'un petit nom-

bre de pages à extraire. Néanmoins, nulle part plus que dans ce morceau ne se montre ce cachet alpestre dont j'ai parlé, ce caractère fortement saisi d'une nature de glace et de granit, animée seulement par les jeux de la lumière, ou par la terrible voix des orages. Puisque j'ai cité plus haut quelques lignes, choisies à dessein parmi les moins remarquables, qu'il me soit permis de transcrire ici un morceau plus propre à faire apprécier, je ne dirai pas l'art, le talent, mais, ce qui est plus rare, la richesse simple et naturelle du génie de De Saussure.

« La seizième et dernière soirée que nous passâmes sur le Col du Géant fut d'une beauté ravissante. Il semblait que toutes ces hautes sommités voulussent que nous ne les quittassions pas sans regret. Le vent froid, qui avait rendu la plupart des soirées si incommodes, ne souffla point ce soir-là. Les cimes qui nous dominaient, et les neiges qui les séparent, se colorèrent des plus belles nuances de rose et de carmin ; tout l'horizon de l'Italie paraissait bordée d'une ceinture de pourpre, et la pleine lune vint s'élever au-dessus de cette ceinture, avec la majesté d'une reine, et teinte du plus beau vermillon. L'air, autour de nous, avait cette limpidité parfaite qu'Homère attribue à l'Olympe, tandis que les vallées, remplies de vapeurs qui s'y étaient condensées, semblaient un séjour d'épaisses ténèbres.

« Mais comment peindrai-je la nuit qui succéda à cette belle soirée, lorsqu'après le crépuscule la lune brillant seule dans le ciel, versait les flots de sa lumière argentée sur la vaste enceinte des neiges et des rochers qui entouraient notre cabane? Combien ces neiges et ces glaces, dont l'aspect est insoutenable à la lumière du soleil, formaient un étonnant et délicieux spectacle à la douce clarté du flambeau de la nuit! Quel magnifique contraste ces rochers de granit, rembrunis et découpés avec tant de netteté et de hardiesse,

formaient au milieu de ces neiges brillantes ! Quel moment pour la méditation ! De combien de peines et de privations de semblables moments ne dédommagent-ils pas ! L'âme s'élève, les vues de l'esprit semblent s'agrandir, et au milieu de ce majestueux silence, on croit entendre la voix de la nature, et devenir le confident de ses opérations les plus secrètes. »

Il n'y a qu'un seul reproche à faire au volume que nous annonçons, c'est qu'il pourrait être plus complet. On regrette de ne pas y trouver au moins les voyages que De Saussure fit en Suisse, au Mont-Rose, au Mont-Cervin, et dans la chaîne du Saint-Gothard[1]. Il est à croire que les éditeurs auront sacrifié au désir de conserver de l'unité à l'ouvrage. Tout au moins ont-ils atteint leur but à cet égard ; la disposition des parties est telle, qu'elles sont parfaitement enchaînées, quoique pures de tout alliage étranger. Seulement, une préface de M. Sayous, l'un des éditeurs, mettra les lecteurs au fait de la vie et des travaux de l'illustre voyageur. Je les renvoie donc à ce morceau, fort bien écrit, où ils liront avec plaisir plusieurs des faits auxquels j'ai fait allusion dans cet article.

R. Tœpffer.

(Mélanges.)

FAITS DIVERS

Concours organisé par la Maison Voigtländer et fils.

Dans le but d'obtenir une collection d'épreuves faites avec ses objectifs, la maison Voigtländer organise un concours dont les prix comprendront :

[1] Ces morceaux ont été ajoutés dans la 2e édition qui vient de paraître en un volume in-12, 3 fr. 50 c.